

CHAPITRE VIII

DOMITIEN — PERSÉCUTION CONTRE L'ÉGLISE

— 95-96 —

Nous n'avons parlé encore que des païens et de la philosophie païenne, et cependant ne sentons-nous pas que nous avons cotoyé le christianisme ?

Ce zèle de prédication et de prédication populaire qui a surgi tout à coup dans les écoles païennes; ce prosélytisme enthousiaste; cette résolution contre l'exil et la mort; cette résistance à la tyrannie, par le patriotisme et non par la révolte, pour la vertu plus que pour la politique; cette lutte par la parole et par la parole écrite, si peu influente et si peu populaire jusque là, tout cela ne trahit-il pas le voisinage et le contact du christianisme? Le christianisme avait été mis en lumière par la publicité, plus grande qu'on ne le pense, de ses débuts; il l'avait été plus encore par la persécution, à dessein éclatante et solennelle, de Néron; il avait apparu au monde, et la conscience humaine s'était réveillée.

DOMITIEN.

153

Mais, par suite aussi, la lutte de Domitien contre la philosophie et la vertu païenne n'allait-elle pas entraîner la lutte contre le christianisme? Du ruisseau ne remonterait-on pas à la source? La persécution néronienne qui avait été précédée, elle aussi, d'une lutte contre la philosophie, n'allait-elle pas recommencer?

Depuis Néron, il est vrai, la petite société chrétienne était demeurée paisible; on l'oubliait. Il était convenu que les sectaires « gens d'une superstition nouvelle et malfaisante » que Néron avait un peu durement traités dans une de ses soirées du Vatican, avaient été les derniers de leur espèce. La fameuse inscription d'Espagne porte que « le pays avait été purgé des brigands et de ceux qui répandaient une superstition nouvelle. » Les prêtres ne disaient mot : les dieux dormaient en paix sur leur oreiller sacré. Vespasien avait laissé l'Église tranquille, « Vespasien, » dit Eusèbe, n'eût pas même la pensée de nous nuire¹.

En effet, je ne vois pas de martyr qui se place avec certitude sous son règne. Les actes même, douteux dans leurs

¹ *Hist.*, III, 17. Voyez aussi Tertullien, *Apolog.*, 5. On peut cependant citer saint Hilaire et Théodoret, qui parlent de Vespasien comme ennemi des chrétiens; mais leur témoignage est peu positif. Hilar. *contre Arian.*, 5. Théod., *Dialog.*, ix. Sur saint Apollinaire, voyez les Bollandistes et autres hagiographes, au 25 juillet; saint Pierre Chrysologue, *Sermo* 128; saint Pierre Damien, *Sermo* 50, 51, 52; saint Grégoire VII, *Ep.* VI, 10 (v. 33); Fortunat, *in Vita sancti Martini*.

On rapporte encore, mais pour la plupart sans une complète certitude, au temps de Vespasien ou de Titus, les martyrs suivants :

A Rome saint Lin, pape (martyr ou confesseur?), 25 février 78; à Tripoli en Phénicie, Léontius, Hypatie et Théodule, 18 juin; à Philippe, saint Parménon, 23 janvier (11 mars selon les Grecs); saint Barthélemy, apôtre, 24 août 71 (en Arménie); saint Nicanor, un des sept premiers diacres, 10 janvier ou 28 décembre; saint Clair, premier évêque de Lectoure, 1^{er} juin.

L'inscription de saint Gaudentius, architecte, trouvée, dit-on, dans les catacombes de sainte Agnès, paraît apocryphe.

détails, de saint Apollinaire, évêque de Ravenne, peignent sa mort comme le résultat d'une violence tumultueuse et populaire. Vespasien, selon ces actes, aurait refusé d'employer son pouvoir à la vengeance des dieux. « Soyons patients comme les dieux, aurait-il écrit : il n'est pas juste que nous les vengions; ils peuvent bien se venger eux-mêmes s'ils sont irrités. Adieu ! »

L'Église était donc en paix.

Obscure et recueillie, elle se reposait de la persécution passée et se préparait à la persécution future. Dans les ténèbres de ses catacombes, dans la pauvreté des cénacles où elle s'abritait, germaient des fruits merveilleux de pureté, de simplicité, d'amour fraternel. Nulle époque peut-être ne représente mieux que celle-ci le caractère aimant, naïf, poétique même d'une chrétienté encore adolescente que le péril, en la forçant de se replier sur elle-même, rendait plus intérieure et plus pure. Son parfum était comme celui de la fleur fermée, d'autant plus suave qu'il s'évaporerait moins. Ce n'était pas encore le temps des grands génies et des grands docteurs, c'était le temps des imaginations pures et des âmes candides.

Le livre d'Hermas (ou plutôt la première partie de ce livre qui seule me paraît appartenir à cette époque)¹, peut

¹ Le livre *du Pasteur* est attribué à Hermas, contemporain de saint Paul Rom., xvi, 14) et du pape saint Clément, par Origène X *in Rom.*, xvi, 14, Hom. xxv. *in Lucam*, xii, 58; par Eusèbe (*H.*, iii, 5); par saint Jérôme, *de Vir. illustr.*, 10. D'un autre côté, Tertullien (*C. Marcion*, iii, 9) les livres pontificaux et un fragment publié par Muratori (Galland, *Biblioth. Patrum*, t. II, p. 208) l'attribuent à un autre Hermas, dit le Pasteur, frère du pape Pie I^{er}. Ces deux opinions peuvent se concilier. Sur les trois parties qui composent ce livre, *Visiones*, *Mandata*, *Similitudines*, la première est évidemment à part des deux autres, lesquelles, au contraire, se lient et se suivent. La première d'un côté, les deux dernières de l'autre, forment en

en donner une idée. Hermas est un homme ingénu, un pauvre chrétien, ayant une volonté droite, mais un cœur faible, époux trop indulgent aux travers de sa femme, père trop aveuglé sur les égarements de ses fils, âme fragile que les sens déçoivent et qu'un regard suffit pour troubler. Mais quand ce trouble de sa pensée lui est reproché du haut du ciel par celle même qui en a été la cause, il tombe dans l'abattement et dans les larmes, il s'agenouille, il confesse ses fautes, il embrasse la rude voie de la pénitence. Seulement, si la pénitence est rude, elle est annoncée en des termes pleins de douceur; les maximes en sont austères jusqu'au rigorisme, les paroles souriantes jusqu'à la poésie. C'est bien là ce christianisme des premiers temps, marchant le sourire aux lèvres sur les épines de l'austérité et sur les charbons ardents de la persécution, peignant le Bon Pasteur plus souvent qu'il ne peint le Crucifié, parlant de la récompense plus que de la peine, mais

réalité deux ouvrages commençant chacun par une apparition divine et déroulant ensuite une série d'instructions et d'allégories. Dans le second, plusieurs des idées et surtout des allégories contenues dans le premier sont reprises avec de nouveaux détails. (Comparez la *Vision* iv avec la *Similitude* iv.) Je n'hésite donc pas à penser que la première partie, à laquelle un passage remarquable (*Visio* ii, 4) donne la date du pape Clément, est l'œuvre du premier Hermas, contemporain de saint Paul; que les deux autres, au contraire (*Mandata et Similitudines*), sont l'œuvre du second Hermas, surnommé Pasteur, frère du pape Pie I^{er}, lequel a repris et imité avec des formes et des détails nouveaux l'œuvre de son devancier.

Remarquez que les deux auteurs ne se présentent pas avec le même caractère : l'un parle de sa simplicité et de son innocence (*Visio* i, 2); l'autre s'accuse de fraude et de mensonge dans la gestion de ses affaires. L'un est marié, père de famille, et sa femme *incipit esse* ou *futura est soror ejus*; l'autre est prêtre, selon les écrivains ecclésiastiques.

Remarquez, dans le second, des allusions à un état habituel de persécution pour l'Église (*Similit.*, ix, 20); et l'opposition aux doctrines rigoristes qui, plus tard, lui sera reprochée violemment par Tertullien (*de Pudicitia*, x, 20), tandis que le premier penche plutôt vers la sévérité.

obtenant par l'amour et par la joie, plus de sacrifices que n'en eussent obtenu la tristesse et la crainte.

Hermas est Grec et parle par allégories. L'Église lui apparaît comme une tour qui se construit au milieu des eaux. Les hommes sont les pierres que, du fond de la mer, on apporte lavées par le baptême¹. Quelques-unes sont déjà propres à former immédiatement les immortelles assises; d'autres, toutes raboteuses encore, ont besoin que la tribulation vienne les polir; d'autres (les riches) ont besoin d'être équarries et de perdre quelque chose par les saintes prodigalités de l'aumône; sur d'autres, enfin, le ciseau se brise et elles seront rejetées. Ailleurs l'Église lui apparaît comme une femme âgée, vénérable, assise dans une chaire haute, qui est enveloppée de laine blanche et qu'entourent les bancs de ses auditeurs; marquant ainsi l'antiquité, la dignité, l'autorité de l'Église. Un peu plus tard, comme pour montrer son éternelle jeunesse, elle apparaît avec les traits d'une jeune vierge, la face pleine de joie, n'ayant plus de l'âge que les cheveux blancs; et lorsqu'il demande pourquoi cette vieillesse d'abord, cette jeunesse ensuite, on lui répond que ce changement représente celui que la pénitence produit dans l'âme du pécheur. Quand il était sous le péché, il était plein de soucis, il était vieux; son repentir lui a rendu la jeunesse et la joie. La pénitence rajeunit. Ainsi Hermas est poète; mais chacune de ses poétiques visions a été précédée d'un jour de jeûne; sa joie est le fruit de ses larmes.

¹ Cette comparaison des hommes avec les pierres destinées à former l'édifice de l'Église, déjà employée par saint Paul, est fréquente chez les écrivains ecclésiastiques. Voy. saint Ignace.... Orig. *C. Cels.*, viii, 19, 20. De là les mots d'*édifier* et d'*édification*.

Mais, surtout, le grand prédicateur de la simplicité et de l'amour, c'était le disciple bien aimé, l'hôte de la Vierge mère; le dernier survivant des apôtres, conservé dans sa vieillesse centenaire pour être le flambeau d'une seconde génération de fidèles; saint Jean, que l'Église appelle essentiellement le théologien, que le Sauveur avait appelé Boanergès, le fils du tonnerre. Depuis que le Ciel lui avait repris le saint dépôt qui lui avait été confié du haut de la croix, Ephèse était devenue sa demeure. Il était, au milieu de cette Asie-Mineure où la foi se répandait avec une rapidité merveilleuse, l'évêque des évêques, le père des pères. Ses disciples, Papias d'Hiérapolis, Ignace d'Antioche, Polycarpe de Smyrne, formaient une génération de futurs martyrs. Sa main imprimait à la chrétienté naissante le cachet dominant de son âme et de sa vie, le cachet de l'amour. Le disciple qui, au jour de la Cène, avait reposé sur le sein de Jésus-Christ, exhalait dans son vieil âge les parfums d'amour qu'il avait puisés là. Le vieillard d'Ephèse, ou tout simplement, comme il se nomme lui-même, le vieillard, n'avait que des paroles de tendresse pour ces enfants que sa parole avait par milliers enfantés au Christ.

« Mes petits enfants, dit-il... Voici ce qui vous a été annoncé dès le commencement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres... Celui qui prétend être dans la lumière et qui hait son frère, celui-là est encore dans les ténèbres. Celui qui aime son frère demeure dans la lumière. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort... Nous avons reconnu en ceci la charité de Dieu, parce qu'il a donné sa vie pour nous, et, nous aussi, nous devons donner notre vie pour nos frères. Celui qui, ayant les richesses de ce

monde, voit son frère dans le besoin et lui ferme ses entrailles, comment la charité de Dieu pourrait-elle demeurer en lui? Mes petits enfants, n'aimons pas en paroles, ni de bouche, mais en action et en vérité... Mes très-chers, aimons-nous les uns les autres, parce que la charité est de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime point ne connaît point Dieu, parce que Dieu est charité... Dieu est charité, et celui qui demeure en la charité, demeure en Dieu et Dieu en lui... Celui qui n'aime point son frère qu'il voit, comment aimerait-il Dieu qu'il ne voit pas?... Je te prie, dit-il encore, non comme si je t'écrivais un commandement nouveau, mais en vertu de celui qui nous a été donné dès le commencement, que nous nous aimions les uns les autres...¹ »

Un jour (ce trait a été cité mille fois, mais pourquoi ne pas le redire?) en visitant une église peu éloignée d'Ephèse, il fit la rencontre d'un jeune homme d'une noble stature, d'un beau visage, d'une âme ardente. Tourné alors vers l'évêque : « Devant cette assemblée, lui dit-il, et en présence du Christ, de toute mon âme, je te recommande ce jeune homme. » En effet, l'évêque prend ce jeune homme dans sa maison, l'élève, l'instruit, finit par lui conférer le saint baptême. Mais ensuite sa vigilance se relâche, et le néophyte, trop libre, se lie avec des hommes d'une vie désordonnée. Après les festins et les débauches, viennent le vol, le brigandage, l'homicide; le disciple de Jean se jette dans le mal, comme un cheval vigoureux qui, une fois sorti de sa voie et ayant mordu son frein, s'empporte sans que rien puisse l'arrêter... Il forme une bande de

¹ Voy. I Joan., III, 11, 14-18; IV, 7-12, 16, 21; II Joan., 5.

brigands dont il est le chef... Quelque temps après, Jean revient dans la même ville, et après avoir traité les affaires de l'Eglise : « Voyons, dit-il à l'évêque, rends-moi le dépôt que le Christ et moi t'avons confié, en présence et sous le sceau de l'assemblée des fidèles. » L'évêque demande quel est ce dépôt... « Je te redemande, lui dit Jean, ce jeune homme, je te redemande l'âme d'un frère. » L'évêque répond par des larmes. « Il est mort, » dit-il. — « Comment? Et de quelle mort? » — « Il est mort à Dieu. Au lieu de l'Eglise, il habite la montagne, entouré de brigands comme lui. » L'apôtre déchire ses vêtements et se frappe la tête : « J'ai trouvé en toi un bon gardien pour l'âme de mon frère! Mais fais-moi donner un cheval et un guide. » Il quitte l'assemblée au trot de son cheval, arrive dans la montagne; il est saisi par les brigands qui font sentinelle auprès du camp. Il n'essaye ni de fuir, ni de demander grâce. « Menez-moi, crie-t-il, à votre chef. Je ne suis venu que pour le voir. » Le chef, tout en armes, était là, attendant le prisonnier. Mais quand il reconnaît Jean, il a honte, et se met à fuir. Jean oublie son âge et court après lui, criant de temps à autre : « Pourquoi me fuir, ô mon fils, moi, ton père, désarmé, décrépît. Aye pitié de moi, mon fils, ne crains pas; tu peux espérer encore le salut et la vie. Je rendrai compte de toi à Jésus-Christ. S'il le faut, je mourrai pour toi, comme le Seigneur est mort pour nous tous. Je donnerai ma vie à la place de la tienne. Arrête-toi seulement et crois-moi; je suis l'envoyé du Christ. » A la fin, le brigand s'arrête et demeure tête baissée, puis jette ses armes et pleure amèrement. Et, quand il voit approcher le vieillard, il se met à l'embrasser, gémissant et pleurant, cachant sa main droite souillée par tant d'homicides. L'apôtre tombe à ses pieds,

le prie, lui jure qu'il lui a obtenu sa grâce du Sauveur, baise cette main déjà purifiée par la pénitence, et finit par le ramener au lieu où se réunissaient les fidèles. Et là, à force de prières adressées à Dieu, à force de jeûnes faits avec son pénitent, à force de douces exhortations, il le fait rentrer plein de repentir et de courage dans le sein de l'Église¹...

Telle était donc cette douceur et cette paix de l'Église, plus obscure à cette époque qu'elle ne l'avait été sous Néron; inconnue peut-être de Domitien lui-même, quoiqu'il y eût des chrétiens dans son palais; inconnue peut-être aussi à un tyran plus redoutable, le peuple, quoiqu'il y eût déjà dans ses carrefours, dans ses ateliers, dans ses boutiques, bien des chrétiens.

Mais ce temps de repos et d'obscurité allait finir. Hermas annonce que les avertissements qu'il a reçus ne lui ont pas été donnés pour lui seul. « Tu écriras deux livres, » lui est-il dit par l'ange. « Tu en donneras un à Clément (le troisième successeur de saint Pierre) et un à Grapté (probablement diaconesse à Rome.) Clément l'enverra aux villes du dehors. Grapté avertira les veuves et les orphelins. Quant à toi, tu le liras dans cette ville aux anciens de l'Église². » Et qu'est-il dit dans ce livre?... « Voici qu'une grande tribulation approche. Heureux ceux qui persévéreront et qui ne renieront pas leur propre vie ! Car Dieu l'a juré par son Fils, ceux qui renieront le Seigneur,

¹ Clement. Alex., *Quis dives salvetur*, 42, répété par Eusèbe, *Hist.*, III, 17, rappelé par saint Jean Chrysost., *ad Theodor. lapsum*, et par Cassien, *Collatio*, xxiv, 21. Sur l'histoire apocryphe de S. Jean, v. le faux Abdias, un fragment de l'évêque Miletus *Sur les miracles de S. Jean*, publié en 1848 dans la *Bibliotheca anecdota*, par Heine, Lipsie, et dans Migne, *Patrologie*, t. V, p. 1250 et suiv.

² *Vision*, II, 4. Je suis le texte grec cité par Origène, *Philocal.* La version que nous possédons, ajoute, en parlant de Clément, *et enim permissum est.*

dans les jours qui approchent, ceux-là renonceront à leur propre vie¹. »

En effet, l'époque où la mort d'Agricola acheva de mettre Domitien hors de page, fut aussi celle où ce prince commença à s'occuper des chrétiens².

Il semble y avoir été amené par une pensée purement fiscale. Vespasien son père, après avoir vaincu les Juifs, les avait contraints à payer à Jupiter Capitolin le tribut de deux drachmes par tête, qu'autrefois, lorsque leur temple était debout, ils s'imposaient pour le temple. Domitien n'eut garde de négliger ce tribut et continua de le faire payer, sinon à Jupiter Capitolin, du moins à lui-même, ce qui était à peu près la même chose. Mais bientôt il s'aperçut que certains Juifs cachaient leur origine; et Domitien n'était pas homme à se faire scrupule d'employer les tortures pour les démasquer, la mort pour les châtier. Il s'aperçut encore que certains Romains, par contagion, par superstition, par conviction ou autrement, s'étaient faits Juifs, pratiquaient le sabbat, observaient le jeûne, s'étaient laissé circoncire; et Domitien ne pouvait pas manquer de les compter parmi les tributaires du fisc judaïque. Suétone témoigne de l'âpreté de ces recherches; il se souvient d'avoir vu dans son enfance, un vieillard de quatre-vingt dix ans, en plein tribunal, devant une foule nombreuse, soumis à l'examen du juge pour s'assurer s'il était circoncis. Et enfin dans ces recherches, Domitien s'aperçut (s'il ne le savait pas) qu'il y avait toujours des chrétiens. Or des chrétiens³, c'étaient

¹ *Vision*, II, 2.

² Eusèbe, *in Chron.*, 95; *Hist.*, III, 17.

³ Sur cette confusion très-fréquente des chrétiens et des juifs, voir Suét.,